

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Quotidienne.  
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS.....\$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ETRANGER.....\$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

**Le Numéro**  **Cinq Sous**

**PRIX DE L'ABONNEMENT.**  
Edition Hebdomadaire.  
Un An 6 Mois 3 Mois 1 Mois  
POUR LES ETATS-UNIS.....\$2.00 \$1.50 \$1.00 \$0.50  
POUR L'ETRANGER.....\$4.00 \$3.00 \$2.00 \$1.00  
Les abonnements doivent être payés d'avance et de 15 de chaque mois.

# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.

Journal Français Quotidien.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN 20 JUIN 1905

Fondé le 1er Septembre 1827

**L'Abeille de la Nouvelle-Orléans**  
NEW ORLEANS BEES PUBLISHING CO., LIMITED.  
Bureau: 303 rue de Charbon, Entre Conti et Bienville.  
Served at the Post Office at New Orleans, Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DÉPARTS, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIS REDUITS DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR LE DERNIER PAGE.

## Le duc d'Audiffret-Pasquier.

Paris, 5 juin.  
Le duc d'Audiffret-Pasquier est mort hier. Avec lui disparaît une noble et grande figure, l'un des derniers survivants d'une brillante génération qui par ses succès et son régime nouveau qu'a fondé la Révolution française, et dont les derniers venus arrivaient à l'âge d'homme vers le milieu de ce siècle.  
A cette époque, on voyait souvent au palais du Luxembourg, où siégeait la Chambre des pairs, trois jeunes hommes que le nom qu'ils portaient et leur valeur personnelle désignaient déjà, bien que le plus jeune eût vingt ans à peine et l'aîné vingt-cinq, comme appelés au plus brillant avenir.  
L'un, le prince Albert de Broglie, était le fils aîné du duc Victor de Broglie, membre de la Chambre haute, qui par deux fois depuis 1830 avait été ministre, et qui devait à ses illustres aïeux, à son libéralisme éclairé, à ses talents, d'exercer dans les milieux politiques et dans la société une influence considérable. L'autre, connu sous le nom de duc de Glücksberg, avait pour père le duc Decazes, l'ancien ministre de Louis XVIII, devenu sous le gouvernement de Juillet grand référendaire de la Chambre des pairs; il venait d'entrer dans la carrière diplomatique. Le troisième enfin, Gaston d'Audiffret, était le neveu du chancelier Pasquier qui présidait l'Assemblée du Luxembourg. Son oncle, n'ayant pas d'enfants, l'avait adopté, ce qui lui assurait dans l'avenir un opulent héritage et le titre de duc qu'en 1844 Louis-Philippe conféra au chancelier.  
L'amitié qui depuis de longues années existait entre les parents s'était perpétuée dans les enfants. Albert de Broglie, Louis Decazes et Gaston d'Audiffret ne se quittaient guère, attachés l'un à l'autre par d'inoubliables souvenirs d'enfance, une sympathie réciproque, des opinions communes et des espérances pareilles; à la faveur de laquelle ils pouvaient se voir, dans la suite de leur existence, aussi étroitement unis qu'ils l'étaient alors.  
Il s'en fallait d'ailleurs de beaucoup qu'ils se ressemblassent. Le jeune duc de Glücksberg, Parisien jusqu'aux moelles, fin, disert, réunissant à tous les attributs d'une jeunesse radieuse le charme qui se dégage d'un esprit pondéré et d'une intelligence accessible aux plus généreuses aspirations, appréciant à son prix la douceur de vivre, était surtout remarquable par ce don d'initiative qui relevait tous les autres et par une rare compréhension des affaires publiques. Ses débuts à l'ambassade de France en Espagne, les mérites qu'il allait y révéler en qualité de chargé d'affaires et auxquels M. Guizot, dans ses "Mémoires", a rendu un juste hommage, annonçaient déjà le brillant ministre des affaires étrangères qu'il devait être plus tard dans les premières années de la troisième République.  
Albert de Broglie ne possédait ni le même entrain, ni la même fougue, ni les facultés extérieures qui séduisent au premier abord. Il était de ceux qu'il faut longtemps pratiquer pour les aimer. La sévérité de son éducation avait laissé sur lui une empreinte profonde, visible à sa froideur apparente, à sa réserve un peu hautaine, à sa timidité. Sa mère, la propre fille de Mme de Staël, avait fait de lui, quoique protestant, un catholique fervent. Elle avait, du même coup, préparé son âme à tous les grands devoirs de la vie en y versant cette courageuse résignation dans l'épreuve,

qu'il a conservée jusqu'à la fin et que traduit sous une forme saisissante ce mot de son valet de chambre au lendemain de son trépas:  
— M. le duc, qui se voyait mourir, a attendu la mort comme il attendait sa voiture.  
Il tenait de son père le goût des institutions libérales et, à un non moindre degré, celui des études historiques. Il s'y livrait déjà; il cherchait dans le passé des enseignements pour l'avenir que lui avait préparé l'influence ancestrale, dont plus tard, en des récits où revit la gloire de ses aïeux, conquise en marge des grandeurs et des vicissitudes de la France, il nous a mis à même de suivre et de comprendre les causes et la formation.  
Tout autre s'annonçait le plus jeune des trois amis, Gaston d'Audiffret, celui qui vient de mourir le dernier et dont la mort justifie l'évocation de ces lointains souvenirs.  
Le futur duc d'Audiffret-Pasquier se révélait à vingt ans tel qu'il fut plus tard. C'est à dire l'homme des résolutions spontanées, toujours marquées au coin de sa générosité d'âme, l'homme de premier mouvement, vaillant, impressionnable, surexcité par la difficulté, ne doutant jamais de la bonne foi d'autrui, tenant loyalement sa parole même s'il la regrette, admirable en ses discours quand il cédait à l'entraînement de sa pensée, s'emballant, comme on dit, et toujours disposé, la réflexion venue, à verser sur les blessures qu'avait faites sa colère, le remède de sa cordialité.  
De tels hommes, dans la vie publique, peuvent avoir des adversaires, ils n'ont pas d'ennemis. Ce fut bien le cas de celui dont je parle. Mais, on ne saurait dire que lorsqu'il s'attardait à réfléchir à ce qu'il s'était promis de faire, trop souvent, ensuite, il hésitait. C'est ainsi qu'après avoir, au 24 Mai, accepté un portefeuille, il le refusa le lendemain d'être ministre, et bien que résolu à écrire un livre sur le duc de Richelieu, le grand ministre de la Restauration, le libérateur de la terre toute son existence ce projet dans sa tête sans l'exécuter jamais. Dans l'un et l'autre cas, il n'y eut ni défaut de courage, ni paresse, mais défiance de soi, excès de modestie et crainte de n'être pas à la hauteur de sa tâche.  
Si, dès sa jeunesse, quelque vaste théâtre s'était offert à ses légitimes ambitions, ou tout au moins s'il avait pu y évoluer, il n'est pas douteux qu'il eût vaincu cette disposition native et que ses qualités supérieures auraient eu raison. Mais brusquement, la vie publique, vers laquelle sa naissance et ses relations le portaient, lui fit défaut comme à ses amis. La chute du gouvernement de Juillet, si promptement suivie de la proclamation de l'Empire, les inutilisa tous les trois pour vingt ans, comme elle en inutilisa tant d'autres, en les condamnant à l'inaction, à l'inaction, alors que la pratique des affaires en eût fait de bons et grands serviteurs de l'Etat. On ne dira jamais assez ce qu'il y a eu, dans les temps où nous sommes, de forces perdues par suite de nos révolutions successives, et on ne saurait trop le regretter, surtout lorsqu'à travers le peu qu'on pu faire les hommes auxquels je fais allusion, on considère toute ce qu'ils valaient et par la parole et par l'action.  
Ce ne fut qu'en 1871 que les trois amis que j'ai montrés à leurs débuts—les trois ducs, comme on disait—entrèrent en scène. La politique, après les avoir si longtemps tenus à l'écart, les mettait en lumière en des circonstances que dramatisaient nos défaits, et les attelait à une œuvre immense, la guérison des maux de la patrie, au succès de laquelle ils allaient concourir la main dans la main comme au temps de leur jeunesse. Accoutumés par leur bienveillance même à ne pas les séparer dans mon affection, c'est cependant de celui d'entre eux, dont, après avoir pleuré naguère les deux autres, nous déplorons aujourd'hui la perte, que je dois surtout parler ici.  
Son rôle dans l'Assemblée nationale de Versailles, le courage passionné avec lequel il présida cette Commission des marchés dont on a trop vite oublié les lumineuses enquêtes, l'apostrophe fougueuse, peut-être plus éloquente que juste, qu'il adressa un jour, de ses lèvres enfié-

vrées, contre l'Empire vaincu, sa participation aux tentatives de restauration monarchique, ses conflits avec Thiers, la part qu'il eut à sa chute, les élections qui, l'ayant fait sénateur inamovible, le portèrent à la présidence du Sénat; son attitude si correcte à la fin de la crise du 16 Mai; son inlassable dévouement à la maison d'Orléans et son dévouement plus grand encore à son pays—toutes ces choses qui ne sont plus que cendres appartiennent à l'Histoire. A la clarté des événements qui se sont accomplis depuis et continué à se dérouler, elle dira si celui-là se trompait qui croyait que seule la monarchie, entourée d'institutions représentatives, pouvait assurer à la France, selon le mot de Guizot, les services d'un pouvoir fort et les bienfaits de la liberté.  
Mais, ce qu'elle ne dira pas, parce qu'il est de sa mission de ne s'occuper qu'au point de vue de leur rôle public des hommes dont elle enregistre le nom, ce que peuvent seuls proclamer ceux qui furent comme moi à partir de 1871 les témoins de la vie du duc d'Audiffret-Pasquier, c'est tout ce qu'il y avait en lui de grandeur d'âme, de tolérance, de loyauté dans les intentions, de sagesse dans les vues, de bonté de cœur et, par-dessus tout, de patriotisme. Il a vécu quarante-deux ans, et pas un jour d'une si longue carrière n'est assombri par l'ombre d'une tâche. Tout y fut clair, limpide, lumineux comme du cristal.  
Ne tenant plus à la vie publique par le siège qu'il occupait au Sénat, plus encore en spectateur qu'en acteur, il s'était fait dans sa retraite une existence douce et paisible dont il devait croire que la fin y ressemblerait. L'Académie française, la direction d'œuvres ou s'exerçait sans bruit sa charité, de longs séjours au château de Sassy, dans l'Orne, parmi ses archives familiales et ses souvenirs, enfin les amis si nombreux qui lui étaient restés fidèles, semblaient assurer avec ses devoirs de famille, assuré le bonheur de sa vieillesse. Brusquement la foudre ravagea son foyer. Ce fut d'abord la mort de sa femme, qui vint l'assombrir après soixante années d'union sans nuages; ce fut ensuite, événement plus affreux encore, le trépas tragique de son fils, ce charmant Denis d'Audiffret, misérablement tué dans un accident d'automobile.  
Le malheureux père ne devait jamais se remettre de cet effroyable coup. En peu de jours, il ne fut plus que l'ombre de lui-même en dépit de ses efforts pour s'élever plus haut que son malheur. L'intelligence seule gardait toute sa force. Mais l'âme gâtée, l'esprit d'à-propos, qui de tout temps en avaient caractérisé les manifestations, s'étaient éteints. De son inlassable activité que nous admirions tous, il y a si peu de mois encore, et qui lui donnait parfois, quoique octogénaire, un air de jeunesse, il ne restait presque rien. Le dernier usage qu'on l'en vit faire fut au profit de la candidature académique de M. Etienne Lamy, qu'il avait prise en main avec tout ce qu'il conservait d'ardeur et de volonté.  
En ces conditions, une maladie, si légère qu'elle fût, devint l'abatteur des premières atteintes. Il le savait, il me l'avait dit la dernière fois que je l'ai vu; il s'y préparait depuis longtemps; la mort ne l'eût donc pas surpris, et pour qui n'ignore pas combien vive était sa foi, il est certain que jusqu'à son dernier soupir, il a pué dans d'immortelles espérances la force d'affronter l'épreuve suprême. C'est l'unique consolation dont puissent se flatter, en leur légitime douleur, ceux qui le pleurent.

chés, il prononça, le 22 mai 1873, le fameux et fougueux réquisitoire contre l'Empire qui rappellera toujours son nom.  
Entré dans l'Assemblée comme partisan des institutions représentatives et de la monarchie libérale, il y garda jalousement ce rôle. Lors du boulangisme, il refusa de suivre les hommes de son parti qui s'y étaient engagés.  
Le 15 mars 1875, il fut élu président de l'Assemblée nationale, le 9 décembre, sénateur inamovible, et ensuite président du Sénat. Ami passionné des princes d'Orléans et notamment du duc d'Aumale, il aura été le dernier représentant de l'Orléanisme libéral.  
Sa mort réduit à sept le nombre des sièges occupés encore par des sénateurs inamovibles. L'Académie française l'avait porté en 1878 au fauteuil de Mgr Dupanloup.  
Ses obsèques seront célébrées mercredi matin, à neuf heures trois quarts, en l'église Saint-Pierre de Chaillot. L'inhumation aura lieu le lendemain au château de Sassy (Orne).

## FRANCE ET ALLEMAGNE.

**La situation s'améliore.**  
M. Rouvier accepte l'idée d'une conférence internationale à de certaines conditions.  
L'opinion dans les cercles officiels allemands.  
Berlin, 19 juin.—Le premier ministre Rouvier a informé le prince de Radolin, ambassadeur d'Allemagne à Paris, que la France accepterait l'invitation de prendre part à la conférence internationale pour régler la question du Maroc, à condition que les gouvernements allemand et français pussent arriver à une entente mutuelle satisfaisante sur les points précis qui devront être discutés lors de la dite conférence.  
On est persuadé au ministère des affaires étrangères de Berlin que la France et l'Allemagne arriveront à s'entendre sur ce programme.  
Quoique sur certains points les vues des deux gouvernements diffèrent, on croit dans les milieux officiels que les négociations aplaniront toutes difficultés.  
M. Rouvier a jusqu'à présent cédé aux demandes du prince Von Buelow sur deux points essentiels: M. Delcassé, l'ancien ministre des affaires étrangères, avait refusé de discuter.  
M. Rouvier a premièrement consenti à ouvrir la question, et secondement a accepté de prendre part à la conférence à condition que le protocole en soit conforme aux intérêts français. Cette demande sera acceptée par l'Allemagne, ce qui en une certaine mesure limitera les délibérations de la conférence.  
L'Angleterre d'accord avec la France avait aussi refusé de se joindre à la conférence proposée, mais le ministre des affaires étrangères, Lord Lansdown, a, précédemment, déclaré que si la France acceptait l'Angleterre accepterait aussi.  
Une grande lutte diplomatique est maintenant engagée, et tout semble faire prévoir que la diplomatie allemande remportera un succès.  
— Paris, 19 juin.—Les milieux officiels français considèrent maintenant la situation avec un certain optimisme, et on espère que la controverse franco-allemande sera bientôt réglée à la satisfaction des deux parties.  
La situation aujourd'hui contraste avec l'état d'agitation et de dépression de la semaine dernière.  
Il est à peu près certain que le premier ministre Rouvier et le prince Radolin arriveront à s'entendre dans le courant de la semaine.  
Cette entente sera basée sans aucun doute sur l'acceptation par la France de participer à une conférence internationale avec la condition bien définie qu'elle ne portera aucun préjudice aux intérêts français, mais qu'elle servira plutôt à compléter l'entente déjà conclue avec l'Espagne et l'Angleterre.  
M. Rouvier et le prince de Radolin poursuivent les négociations, animés tous deux du sentiment le plus amical, et des deux côtés on a l'espoir d'arriver à une prompt entente.  
L'attitude des socialistes sous la conduite de M. Jaurès, est singulière.  
Ils se joignent maintenant aux nationalistes pour résister aux demandes excessives de l'Allemagne.

## DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

**CABINET HONGROIS.**  
Budapest, Hongrie, 19 juin.—En même temps que le nouveau cabinet était nommé, l'empereur François-Joseph adressait une lettre autographe au ministre Fejervy, disant qu'il regrette de n'avoir pas pu choisir un ministre parmi la majorité, parce que le programme de celle-ci n'était pas justifié, et remettait les destinées de la nation dans les mains du ministère.  
Tout en approuvant les propositions de la majorité pour l'administration intérieure, l'empereur déclare qu'il ne peut accepter que dans de certaines limites les demandes concernant l'armée. La lettre se termine ainsi:  
"Je serais très heureux si vous pouviez préparer la voie pour une entente dans les conditions indiquées, et favoriser ainsi la nomination d'un cabinet pris dans la majorité."

## CONCOURS DE YACHTS.

**Ile de Heligoland, 19 juin.**—Le yacht-schooner américain "Atlantic" a gagné la course des yachts auxiliaires de Dover à Heligoland en parcourant la distance en 41 heures, 26 minutes, 24 secondes.  
La course annuelle de Douvre à Heligoland a été gagnée par le yacht "Sanne", appartenant à O. Huidschinsky de l'Allemagne, en 40 heures, 43 minutes, 40 secondes de la voile. Theres, appartenant à Félix Simon de l'Allemagne, est entrée seconde en 40 heures, 58 minutes, 30 secondes.  
Le yacht "Navahoe", de construction américaine, appartenant à J. W. Watgens, de l'Allemagne, est arrivé le troisième au bout de 42 heures, 28 minutes, 31 secondes, et le yacht anglais "Sunshine", appartenant à L. H. Solomon, est entré quatrième, ayant parcouru la route en 42 heures, 43 minutes et 48 secondes.

## VICTOIRE RUSSE.

Quartier général de l'armée Russe, Godzyandani, Mandchourie, dimanche, 15 juin.—La cavalerie Russe a repris la ville de Liao Yang Wopeng.  
Les Japonais ont occupé le 16 juin au matin le village de Sumiencheng, sur la route principale conduisant à Chantou et Mamakai, mais ils n'ont pas réussi à traverser la rivière. A 3 heures de l'après-midi, les Russes ont repris Sumiencheng, trois escadrons retrayant dans une direction sud-est.

**EN VOUS LEVANT.**  
buvez un demi verre de la Meilleure Eau Purgative Naturelle  
**Hunyadi Janos**  
Le seul remède sûr pour la  
**Constipation.**

**Négociations de paix.**  
Washington, 19 juin.—Bien que les progrès des négociations de paix en Extrême-Orient soient nécessairement lents à cette phase des procédures, le président Roosevelt espère qu'elles seront virtuellement terminées avant son départ pour Oyster Bay où il va passer la saison.  
Son désir de faciliter autant que possible les négociations l'a fait revenir sur sa résolution de se rendre à Oyster Bay cette semaine.  
Le président reviendra à Washington après un séjour à Worcester et à Williamstown, Mass., où il va assister aux exercices de fin d'année de l'Université Clark et du Collège Williams.  
Il espère recevoir quelque nouvelle définitive à son retour.  
Il est même possible que le choix des plénipotentiaires de la Russie et du Japon soit annoncé avant que le Président ne parte pour le Massachusetts demain soir.  
On espère que les arrangements pour la conférence se feront avec assez de facilité pour permettre d'éviter un engagement général dans la Mandchourie entre les troupes des généraux Lianovich et Oyama.  
Une grande bataille pendant la phase actuelle des négociations de paix serait considérée ici comme un erreur de jugement malheureuse—une erreur qui entraverait sérieusement les négociations pour la conférence.  
De fait, on croit dans certains milieux que quelque fût le résultat, il aurait un sérieux effet sur les négociations.

## COLLISION.

New York, 19 juin.—Onze personnes ont été blessées plus ou moins sérieusement dans une collision à Naspeth, L. I. Les cars ramenant à New York un grand nombre de personnes qui avaient passé la journée sur les plages ou à la campagne.  
Une voiture d'un convoi funéraire revenant à Brooklyn d'un cimetière de Flatbush, a été heurtée par un car de traction près des avenues Rogers et Leaden et le conducteur a été mortellement blessé.

## Fin probable d'une grève.

Chicago, 19 juin.—Des grévistes ont rompu les rangs aujourd'hui, et pour la première fois depuis que la grève a commencé il y a plusieurs semaines, nombre de conducteurs ont individuellement demandé qu'on leur rendit leurs anciennes positions, sans attendre que la fin de la grève soit formellement annoncée.

Acheteront un **PIANOS**  
**\$259** BON PIANO NEUF  
AU MAGASIN DE MUSIQUE DE  
**GRANDMAISON'S**  
LA GRANDE MAISON DE PaiEMENTS MENSUELS  
Epalements de \$10 à \$6 par mois—sans intérêt; ou bien en paiements par semaines si vous le préférez.